

Un désir très fort qui aime le deuil

Sarantis Thanopoulos

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2004/5 Vol. 68**, PAGES 1793 À 1797
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130548164

DOI 10.3917/rfp.685.1793

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2004-5-page-1793?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Un désir très fort qui aime le deuil

Sarantis THANOPOULOS

Je voudrais commencer par une affirmation préliminaire : il n'est pas possible de parler de « processus psychanalytique » (notion particulièrement insaturée qui ne « soutient » pas les tentatives d'une définition trop précise), si ce qui se passe dans la relation analytique n'est pas le produit d'une transformation profonde dans la manière de l'analyste de penser et ressentir son patient. Cette transformation n'est pas le résultat d'une attitude empathique, mais le produit d'un travail d'interprétation interne, silencieux. En effet, le processus psychanalytique s'articule autour des moments d'une *incompréhension nécessaire*, qui peuvent conduire à un véritable tournant. L'analyste cherche à interpréter le patient et il arrive à un moment où il ne réussit plus à le comprendre et, au lieu de continuer à l'interpréter, il est obligé de modifier son organisation mentale et émotionnelle.

Pendant les « moments critiques » de la relation analytique, l'analyste reproduit à travers son interprétation l'empreinte que le discours d'une autre subjectivité crée à l'intérieur de lui ; ainsi, il se trouve à un niveau tout à fait différent par rapport à un spécialiste de sciences naturelles ou de sciences socio-historiques. Et donc, lorsque le psychanalyste se pose sur un plan métaclinique pour étudier ce qui se produit dans sa relation avec son patient, sa position n'est pas celle d'un épistémologue de la physique ou des neurosciences, ni de celle (qui lui est plus proche, mais en tout cas différente) d'un critique littéraire qui étudie les structures, les processus et les langages de l'œuvre narrative.

Personne ne pourrait mettre en question l'opportunité d'un dialogue avec l'épistémologie, la critique littéraire ou bien la philosophie, mais la métapsychologie psychanalytique ne peut égarer sa spécificité sans perdre le sens de son existence. Aujourd'hui, nous avons besoin d'un savoir psychanalytique qui soit à même d'importer, des autres domaines de la connaissance, des questions plus que des modèles, des problèmes plus que des solutions. Ce qui passe (se trans-

porte) effectivement d'un domaine théorique à un autre, réalisant un enrichissement de perspective, est une aporie qui concerne les deux domaines, mais qui dans l'un des deux a trouvé la possibilité de s'offrir plus clairement au regard. Se faire contaminer par des incertitudes qui traversent le monde des savoirs, c'est le meilleur antidote contre une position autoréférentielle ; par contre, on a l'impression qu'aujourd'hui plusieurs analystes préfèrent chercher des modèles métaphoriques « forts » dans un domaine extra-analytique.

Dans la mesure où ces modèles n'arrivent pas, évidemment, à offrir des explications meilleures par rapport à celles proprement psychanalytiques, ils n'arrivent même pas à nous rendre plus acceptables face aux autres spécialistes. Et, pourtant, il est même trop évident que c'est seulement lorsque les psychanalystes ont réussi à élaborer, dans le domaine de leur propre expérience, des ferments nés ailleurs, qu'ils ont pu non seulement trouver des solutions plus dignes de foi à des questions qui leur sont propres, mais aussi construire des points de vue qui dépassent le domaine strict de la psychanalyse, et qui se montrent capables de problématiser des questions plus générales.

Je vais schématiser rapidement trois exemples de concepts psychanalytiques qui offrent une perspective stimulante sur le processus psychanalytique, qui non seulement élargissent le domaine métapsychologique au-delà de l'apport freudien, mais qui, grâce à leurs implications, prennent une valeur épistémologique d'envergure plus générale : l'« hallucination négative » de A. Green, l'« espace potentiel » de D. W. Winnicott et la « bilogique » de I. Matte Blanco.

L'« hallucination négative », comme A. Green la définit, est le manque de représentation mais non pas d'existence. Ce qui manque au sujet est son image-représentation réfléchie ; ce vide évoque le vide de l'autre qui est le sujet même. Étant donné que le sujet est présent, l'absence de son image est vécue comme hallucination d'absence. Dans ce contexte, c'est l'affection qui prend la fonction de représentation, produisant un autre hallucinatoire, soit une hallucination positive dans laquelle le sujet ne pourra jamais se reconnaître, voyant en elle un double persécutoire. Bien au-delà de son utilité dans le domaine de la psychopathologie des psychoses, l'hallucination négative offre un instrument incomparable pour la compréhension de la psychopathologie de l'existence ; mais ce que je veux mettre en évidence ici, c'est son importance pour l'étude du rêve et de la pensée.

Le rêve, lieu privilégié de la rencontre du sujet avec l'autre qu'il est, peut être une différente issue possible de l'hallucination négative. Si l'on considère l'hallucination négative non seulement comme une condition pathologique mais aussi comme une manifestation de la discontinuité inévitable de notre existence (la déchirure du moment où on ne vit plus l'autre comme partie de

nous-même et où on commence à le reconnaître comme « non-moi », lorsque pendant quelques instants, qui paraissent interminables, le sujet ne trouve pas une surface qui le réfléchit), alors nous pouvons voir dans le rêve la réparation de la fonction réfléchissante de l'autre, là où cet autre peut commencer à être halluciné (positivement) en tant qu'objet du désir. Il y a en effet, dans notre expérience, un moment précis dans lequel il n'y a pas l'autre, parce qu'il n'existe plus en tant que partie de soi dans laquelle se réfléchir pour exister (le miroir de Winnicott) et qu'il ne s'est pas encore constitué comme autre de nous dans lequel se réfléchir pour ordonner et structurer notre existence (le miroir de Lacan) ; pour le sujet, qui existe mais qui n'arrive pas à se réfléchir, il est alors important, sur la voie de la séparation, d'halluciner l'autre en tant qu'objet du désir (car c'est le désir qui le pousse à trouver l'objet et à le saisir dans sa différenciation), pour pouvoir se réfléchir en lui. Je fais référence ici à une *hallucination onirique de veille*, un oxymoron qui me permet de rendre le double statut de la forme basale de la pensée, dans le moment où elle apparaît dans son identité distincte de la donnée sensorielle et de l'émotion, tout en les tenant à son intérieur : une forme en suspens entre la perception (hallucination) et l'idée (imagination). Je crois que le processus analytique, dans des situations de patients qui présentent des zones de forclusion amples dans leur capacité de symbolisation et de métaphorisation, s'articule aussi autour de la possibilité de traduire la donnée de l'hallucination de l'absence en capacité de rêver pour penser la réalité, et non pas en double hallucinatoire de persécution.

Pour comprendre l'espace potentiel de Winnicott, il faut partir de loin et, plus précisément, d'Aristote. Comme on sait bien, Aristote, dans sa *Poétique*, écrit : le poète tragique raconte les choses comme *elle pourraient se produire*, l'historien les raconte *comme elles se produisent*. Dans l'analyse, il semblerait que nous agissons comme les poètes tragiques. Ce qui nous intéresse des événements de la vie de nos patients, c'est comment il pourraient se produire et non pas comment il se sont effectivement produits. Les événements qui se sont produits ne sont importants que dans la mesure où ils renvoient à ce qu'il est possible qu'il se produise, ils n'ont pas une importance autonome. L'objet de l'analyse est « une façon d'être » dont ce qui se produit est le témoignage indirect, et cela ne devient son expression directe que s'il signale une potentialité (qui ne se trouve jamais dans une seule expression).

Il existe, toutefois, une difficulté : l'objet de la poésie tragique, selon Aristote, est l'« universel », tandis que l'objet de la psychanalyse est le sujet privé, et donc le « particulier ». Ici le travail de Winnicott sur l'« espace potentiel » peut nous aider beaucoup. L'objet transitionnel, autour duquel s'articule l'espace potentiel, nous dit que nous ne pouvons pas investir l'objet ou l'événement tels qu'ils sont dans leur potentialité universelle, si nous ne les investis-

sons pas tels qu'ils pourraient être selon notre manière subjective et particulière. La mère (le milieu), indirectement, met à la disposition de l'enfant des valeurs universelles (la signification « objectivement » partagée, ou qui peut être partagée, des événements qui se produisent fortuitement parmi tous ceux qui pourraient se produire) et l'enfant rend à ces valeurs la potentialité parce qu'il les interprète, pour se les approprier, de façon personnelle ; leur objectivité est donc suspendue à travers une assignation de valeurs expérimentales multiples et temporaires, purement subjectives (signification subjective des valeurs universelles).

De la même manière, nous, les adultes, accédons aux significations universellement partagées, qui nous permettent de comprendre qu'un événement se produit parce qu'il existe une raison sur la base de laquelle il aurait pu se produire, mais notre manière d'être n'a rien à voir avec cela, plutôt avec les expérimentations personnelles (et arbitraires) de notre apprentissage.

Ce que Winnicott appelle espace potentiel, indiquant par là indirectement un aspect important du processus psychanalytique, est la voie privée vers l'universel. Vue dans cette perspective, la position de l'analyste, ainsi que celle du patient, oscille entre celle de l'acteur et celle du spectateur de la tragédie, et est plutôt excentrique par rapport à la position de l'écrivain.

Le concept de « bi-logique » de Matte Blanco définit la présence contemporaine de deux types de logique dans le fonctionnement de la psyché humaine : l'une *asymétrique*, qui fonctionne selon le principe logique de la non-contradiction (selon laquelle, par exemple, si A est le père de B, B ne peut pas être le père de A), et une *symétrique*, qui ne respecte pas ce principe (selon laquelle il est possible que A soit le père de B et B le père de A). Dans la perspective restreinte de cette courte intervention, je présenterai deux des aspects les plus intéressants de la pensée de Matte Blanco à mon avis (dont le modèle explicite de référence est le modèle freudien de fonctionnement de la psyché de la première topique). Le premier concerne un élargissement de perspective par rapport au concept freudien des propagations inconscientes dans le préconscient. Comme nous savons, ce concept constitue l'une des charnières fondamentales de l'épistémologie psychanalytique parce qu'il définit de manière synthétique et exemplaire la nature du fantasme et qu'il fournit un fondement théorique rigoureux à l'interprétation psychanalytique. L'innovation importante de Matte Blanco réside dans le fait que, dans son modèle de fonctionnement de la psyché, la présence d'instances inconscientes dans le préconscient ne représente pas seulement l'effet de la pression du refoulé, mais aussi un support structurel de la conscience et de la pensée logique. Inconscient et conscience s'interpénètrent réciproquement et, s'il est vrai que l'inconscient ne peut se manifester qu'à travers son revêtement de pensée asymétrique (logique), il est d'autant plus vrai

que la conscience non plus ne pourrait exister sans les propagations inconscientes qui laaturent de son intérieur. Nous savons, en effet, que la pensée logique pure n'existe que comme mirage insaisissable du sujet psychotique.

L'autre aspect intéressant de la conception de Matte Blanco est l'oscillation présente dans l'être humain entre une pensée plus symétrique, dans laquelle la composante émotionnelle est très forte (et où l'intensité peut faire donc obstacle à la précision) et une pensée caractérisée par une abstraction élevée et asymétrique, dans laquelle la composante émotionnelle est peu présente (et, donc, ce que la pensée gagne en termes de rigueur, elle risque de le perdre en termes d'intensité). Si le processus psychanalytique, comme l'ont affirmé A. Green et F. Riolo dans les conclusions du Congrès, se développe autour de l'élaboration du deuil et de la substitution (à travers la médiation du symbolisme) à l'objet, pour cette raison l'objet retrouvé n'est jamais le même, identique, que l'objet perdu ; et si, donc, ce que la psychanalyse peut offrir surtout c'est une *expansion* des relations objectales et de l'expérience de la vie, alors le discours de Matte Blanco peut nous être très utile, car il nous permet d'affronter une question à mon avis fondamentale.

Pontalis fait référence à cette question dans son écrit *Mélancolie du langage*, lorsqu'il affirme que la parole, en désignant la chose, « dit tout d'abord qu'elle n'est pas là ». Tenant compte d'une pensée qui oscille entre logique et sentiment, nous pouvons comprendre la relation analytique comme lieu de la parole pleine, non pas exactement dans le sens lacanien, mais dans le sens d'une parole qui évite une dérive cognitive (parler à la place de ce qui est désigné) et qui garde à son intérieur l'émotion et l'affection, le squelette de sa production, soit le vécu sensoriel émotionnel et le geste du corps. Une parole « sensorielle » et « gestuelle » qui permet le deuil de l'objet qu'elle désigne, parce qu'elle garde l'empreinte de ce lien corporel et affectif avec l'objet qui l'a fait naître.

Je dois à Oliver Taplin, un spécialiste de la tragédie, la découverte d'un fragment de Gorgias, dans lequel le sophiste grec attribue au spectateur de l'œuvre tragique un *philopentés pothos*, un *désir très fort qui aime le deuil*. J'aimerais bien penser que l'un des points d'abordage les plus importants du processus psychanalytique soit, pour l'analyste et pour son patient, la possibilité d'aboutir à une utilisation de paroles qui soient à même de véhiculer et d'exprimer le désir très fort qui aime le deuil, le deuil qui permet de retrouver l'objet perdu dans un objet neuf, insolite.

Sarantis Thanopoulos
Via Tasso 628
80127 Naples
Italie
thanopoulos@tiscalinet.it